

la mit plus d'une fois en péril ; sa fille aînée fut baptisée dans une mesure de Vendée, qu'elle habitait avec son héroïque mari. Elle ne mourut pas à la peine pendant ces luttes fratricides qui divisaient les Français en deux camps, et versaient le même sang dans les bruyères de Bretagne.

La paix fut rendue à la France, et l'on se souvient du mouvement et du bruit joyeux qui succédèrent à ces fusillades.

La vicomtesse était jeune, séduisante, elle possédait le prestige de l'héroïsme ; sa vanité en jouit excessivement. Sans devenir légère, elle se montra frivole. Elle se prit de passion pour les voyages, les dîners d'apparat, les grandes réceptions. Elle aima la parure, sans cesser pour cela de se montrer dévouée à son mari et bonne pour sa fille ; mais quand elle mourut, sa fortune s'était engloutie dans le gouffre de l'orgueil agrandi lentement, et son enfant n'avait plus que le mince héritage du vicomte son père.

L'existence de sa mère lui sembla non pas une faute, elle ne se permit pas de la juger, mais une erreur.

Elle en prit le contre-pied, exagéra son rigorisme, la simplicité de sa mise et l'économie qu'elle fit régner dans son intérieur, et vécut avec une pensée unique : l'avenir de ses enfants.

Ce qui était une qualité dégénéra en travers.

Il s'en fallait de bien peu qu'elle fut parfaite.

Avec quelques concessions et quelques sourires, elle eut rendu son mari et ses enfants heureux.

Elle eut le tort d'enfler sa dignité.

Quand on observe l'intérieur des ménages, on s'aperçoit que ce reproche peut être adressé à beaucoup de femmes.

Elles croient le rigorisme frère de la vertu.

Elles ne savent pas mettre sur leur chasteté fière le voile d'or de la condescendance.

Elles sont trop matrones romaines, pas assez femmes de l'Évangile.

On les admire beaucoup, il vaudrait mieux les aimer davantage.

(*A suivre*)